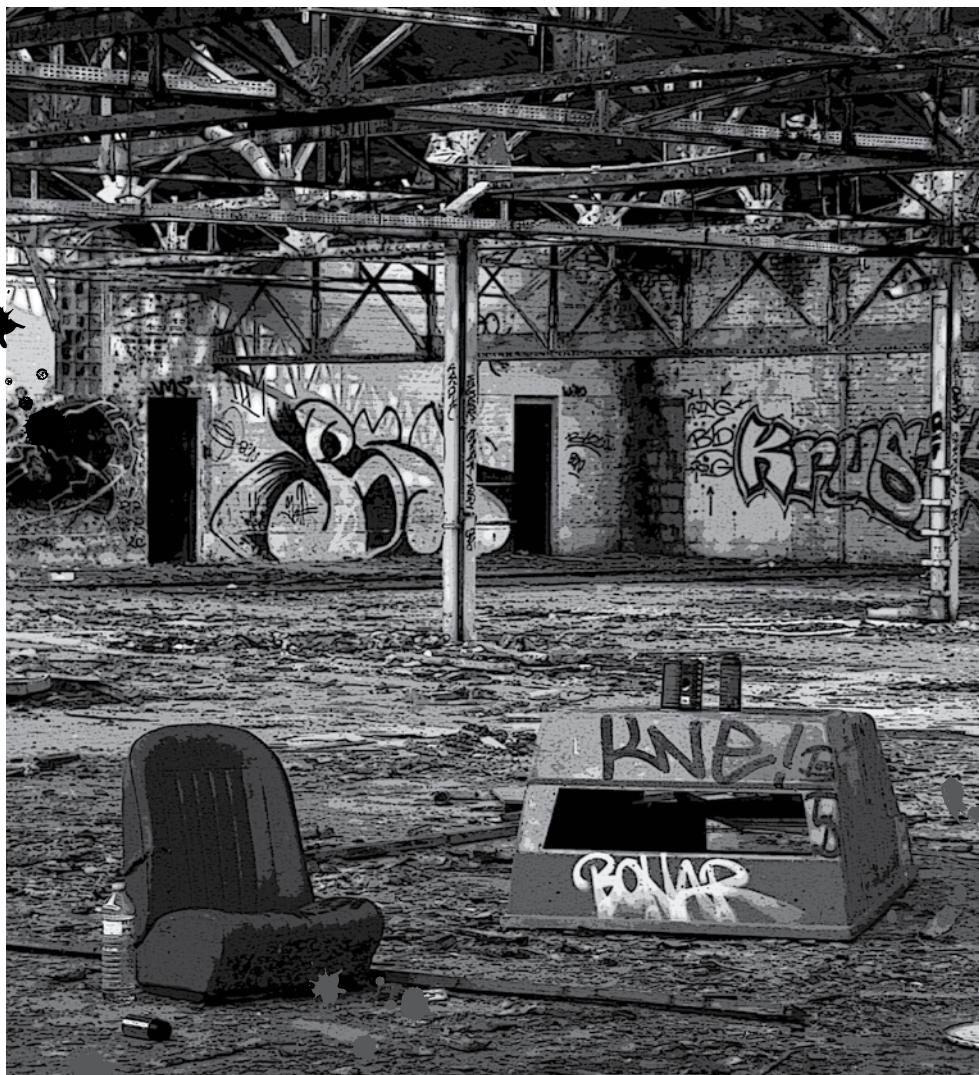


L'insurrection culturelle

Le magazine de la contre-culture subversif, acide et apatride



Bande de veinards, vous avez dans les mains le numéro 5 du fanzine qu'on ne présente plus, L'Insurrection culturelle.

Nous allons atteindre la consécration avec ce numéro : à nous les yachts à 65 millions comme Monsieur Bouygues, les spring break décadents à Cancun...

C'est pour cette raison qu'il est gratuit (si tu l'as payé, et bah tu t'es fait carotte, ou bien l'un de nous avait besoin de thunes pour payer son abonnement Hot vidéo, breeeeeeef...).

Le secret de ce fanzine est que nous l'écrivons, le mettons en page et l'imprimons totalement nu tout en mangeant des légumes,

c'est ce qui permet de dégager ce parfum libertaire un peu rougi. Nous aborderons pour le plaisir des grands et des petits des sujets artistiques, bouillonnants, récents ou pas, mais toujours d'actualité ; ce n'est pas parce que la papesse Claire C. n'en parle pas que ça n'existe pas ! Il ne s'agit pas non plus de propagande rageuse ou haineuse déclamée par le spectre d'une armée des ombres noire et sombre visant à répandre le feu, le chaos ou la chair de nos enfants...

En conclusion, toute l'équipe technique du collectif vous souhaite une excellente année 2011 et... Non je déconne, continuez à vous réveiller peu à peu de votre long coma et à propager la désobéissance civile...



INSURRECTION CULTURELLE IS WATCHING YOU WANTS YOU !

Salut jeune et talentueux/euse ami(e) !

Tu as découvert ce sympathique zine qu'est *Insurrection culturelle* et tu veux participer à cette merveilleuse et formidable aventure (mieux que *Secret Story*) ? Tu as un coup de gueule, une chronique à nous faire parvenir et à partager avec nos millions de lecteurs ? Une BD, des photos, une interview à proposer ? Tu veux tout simplement obtenir une photo dédicacée de Tonton Oumar nu ? Ou peut-être uniquement voir revenir l'être aimé ?

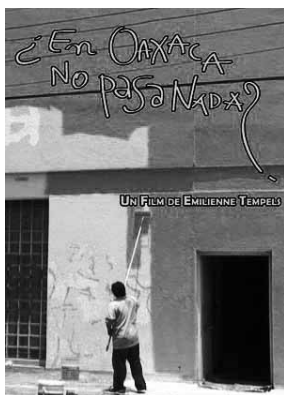
ET BIEN C'EST AUSSI SIMPLE QU'UN CONTRÔLE D'IDENTITÉ GRATOS !

Contacte-nous sur : socialtraître@hotmail.fr

Un de nos charmants et sympathiques lutins se fera un plaisir de te répondre dans les meilleurs délais !

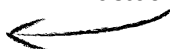
Ou bien retrouve-nous sur : <http://punxrezo.net/insurrectionculturelle> ou sur : <http://collectif.ic.free.fr/>

¿EN OAXACA NO PASA NADA?



★ *¿En Oaxaca no pasa nada?*, un documentaire d'Émilienne Tempels (44 minutes)

★ *¡Duro Companer@s!*, *Oaxaca 2006 : récits d'une insurrection mexicaine*, un livre de Pauline Rosen-Cros (éditions Tahin-Party, octobre 2010, 368 p.)



Mai 2006, état d'Oaxaca, Mexique

Comme chaque année, les enseignants d'Oaxaca manifestent pour obtenir des subventions, afin de fournir les écoliers/ères en stylos, cahiers, chaussures... Cette année-la, ils s'installent sur la place principale de la ville : le Zocalo. Ils y resteront un mois durant.

Le 14 juin, au petit matin, sur décision du gouvernement, 2000 policiers lancent un assaut sur la place, dans le but d'arrêter les meneurs de cette grève, et aussi dans le but de

perquisitionner le matériel de Radio Planton, qui était le moyen de diffusion principal des enseignants mobilisés. Face à cette descente, la population vient en aide aux manifestants. Les deux blocs s'affrontent pendant six heures, mais la police finit par reculer face à la puissance du groupe qui se trouve en face d'elle. Le campement est rétabli, la ville est barricadée et les étudiants réquisitionnent Radio Universidad, qui comme son nom l'indique, est la radio de l'université.

Le 17 juin, l'Assemblée populaire des peuples

d'Oaxaca (A.P.P.O) est constituée, avec pour principale revendication la destitution du gouverneur Ulises Ruiz Ortiz.

Le 1^{er} août, une manifestation féministe regroupe plus de 10 000 femmes, en marche vers les locaux de la télévision de l'état. Elles occupent les lieux pendant trois semaines et, 24h/24, diffusent de l'information autour de la condition de la femme au Mexique et des événements d'Oaxaca.

Mais les antennes de la chaîne de télévision sont détruites par des troupes





GRAFFITI SUR UN MUR D'OAXACA

non-identifiées. En réponse à ce sabotage, l'A.P.O réquisitionne le lendemain matin douze radios de la capitale et des grandes villes locales. Parallèlement, des commandos paramilitaires renforcent leur action et font régner la terreur dans l'état, pendant que la population d'Oaxaca construit des milliers de barricades partout dans la ville, afin d'empêcher le passage de forces armées, qu'il s'agisse de la police fédérale ou des troupes paramilitaires privées.

Le soulèvement d'Oaxaca prend une telle ampleur, que le soulèvement s'étend dans tout l'état.

Le 21 septembre, une *megamarcha* de 5000 personnes pour la dignité des peuples monte à Mexico afin de demander la destitution du gouverneur Ulises devant le Sénat. Les manifestants n'obtiennent qu'un refus de la part du gouvernement. Au même moment, des bases militaires s'installent près des grandes villes mexicaines. Dans tout le pays, des collectifs de soulèvement populaires naissent : la révolte gronde maintenant dans tout le pays. À Oaxaca, le soutien populaire à l'A.P.O croît de jour en jour.

Le 27 octobre, des attaques de troupes para-

militaires font tomber quelques barricades en ville, en causant la mort de cinq personnes, dont un caméraman activiste pour *Indymedia New York*, Brad Will. La révolte prend alors un tournant international et, dans le monde entier, des manifestations de soutien pour Oaxaca se mettent en marche. Le 29 octobre, 4 500 hommes des forces de police rentrent dans la ville et prennent le Zocalo.

Le 2 novembre, les forces de l'ordre essaient de prendre possession de Radio Universidad. La population se mobilise : les affrontements durent sept heures et se soldent par le recul des forces de l'ordre. C'est une victoire pour l'A.P.O.

Le 25 novembre, une nouvelle *megamarcha* tente de reprendre la place principale de la ville, occupée par la police fédérale. La manifestation se fait encercler par les forces de l'ordre ; c'est une chasse à l'homme qui commence. Les affrontements durent toute la journée, la nuit, et le matin suivant. Les dernières barricades tombent alors. Le bilan

est sanglant : trois morts, des centaines de blessés et 150 arrestations. C'est la fin du soulèvement, totalement anéanti par la police, qui reprend le contrôle total de la ville.

Toutes ces informations proviennent du livre de Paulinca Rosen-Cros, ;Duro Compagner@s!

Ce documentaire et ce livre retracent, avec une précision inouïe et des propos poignants, cet incroyable soulèvement populaire. Pendant six mois, les peuples d'Oaxaca se sont organisés afin de se réapproprier leurs terres et leurs vies.

Toutes proportions gardées, les événements survenus au Mexique peuvent être comparés aux

mouvements sociaux de ces derniers mois : dans toute la France, des collectifs de résistance populaire sont nés, se sont organisés (autogestion, coordination nationale...) et ont mené des actions coups de poing contre le gouvernement. Même si le mouvement a décliné en fin d'année, le feu n'est pas mort, les braises sont encore chaudes, et ces nouveaux moyens de lutte, plus radicaux, plus violents, pourraient bien mettre le gouvernement en mauvaise posture dans un futur proche.

Un nouveau lien social est en train de naître et c'est là l'une des grandes craintes du pouvoir en place. Les barrières sociales tombent, des femmes et des hommes s'organisent,



malgré leurs différences, et luttent pour la dignité.

L'« ultra-gauche », les « cellules invisibles », c'est tout simplement nous tous !



AFFRONTEMENTS ENTRE LA POPULATION D'OAXACA ET LA P.F.P.*

*.....
P.F.P. = police fédérale préventive

★ VINGT-SEPT JUIN

Le 27 juin 2010, il aurait dû y avoir une journée sympa dans le fin fond des Yvelines... Sous un soleil de plomb et après d'athlétiques combats de gladiateurs des temps modernes (à vélo, quoi !), cette soirée de début d'été aurait dû voir se produire moult groupes, dans une ambiance DIY et free. Un type d'événement trop rare dans cette contrée de rockers poseurs ou plus largement d'underground

chébran et bobo chic. À tel point que l'on a pu s'apercevoir que la notion de gratuité en étonnait plus d'un – « Oui, tu peux prendre le zine, il est gratos. »

Mais les sous-entendus d'un élu et la tentative de récupération de l'événement par une salle institutionnelle gèleront l'enthousiasme des organisateurs, qui plutôt que de mettre en place un concert récupéré et fli-

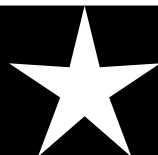
qué (ou viré par les flics) préféreront d'eux-mêmes annuler les festivités. Il n'empêche que ce fut une journée sympa, qui a vu passer du monde – des gens de tous bords et de tous âges – venu voir les rois du vélos en mode acrobatique et/ou tout simplement écouter du son. En effet, les platines verront ce jour-là 3 DJ's défiler et agrémenter ce dimanche ensoleillé d'une sélection éclectique et sympathique !







MÉDIAS, POUVOIRS ET ORDRE MORAL



On a entendu parler ces derniers temps d'un certain « club du siècle », dans lequel des figures de l'information côtoient des personnalités politiques et quelques patrons. Affaire effarante dans une soi-disant république qui a pour fondement la séparation des pouvoirs politique, économique et médiatique ! Et on ne parle même pas du serment que sont censés faire les journalistes, au commencement de leur carrière...

Voici la liste des personnalités présentes au dernier « dîner du siècle » :

- ★ **Emmanuel Chain**, producteur et journaliste ;
- ★ **Nathalie Kosciusko-Morizet**, secrétaire d'État au Développement de l'économie numérique (aujourd'hui ministre du Développement durable) ;
- ★ **Arlette Chabot**, journaliste et ex-directrice de la rédaction de France 2 ;
- ★ **Rachida Dati**, ex-garde des Sceaux, maire du VII^e arrondissement de Paris, députée européenne UMP ;
- ★ **Guillaume Pépy**, patron de la SNCF ;

- ★ **Louis Gallois**, patron d'EADS ;
- ★ **Nicolas Seydoux**, président des cinémas Gaumont, héritier de la famille Schlumberger ;
- ★ **Pascal Clément**, avocat, ex-garde des Sceaux ;
- ★ **Sylvie-Pierre Brossolette**, rédactrice en chef au magazine *Le Point* ;
- ★ **Marc Tessier**, ex-président de France Télévisions ;
- ★ **Alexandre Bompard**, patron d'Europe 1 ;
- ★ **Michel Field**, animateur télé et radio, *Au Field de la Nuit* (TF1) ;
- ★ **Patrick de Carolis**, ex-PDG de France Télévisions ;
- ★ **Françoise de Panafieu**, UMP, ex-maire du XVII^e arrondissement de Paris ;
- ★ **Alain-Gérard Slama**, journaliste, RTL ;
- ★ **Olivier Duhamel**, chroniqueur et animateur, Europe 1 ;
- ★ **Benoît Genuini**, ex-médiateur de Pôle emploi.

C'est de la provocation et un appel au terrorisme, non ?

Et bien à ce sujet, Pierre Carles revient avec un nouveau documentaire,



« Fin de concession », sur les connivences entre pouvoir politique et médiatique. Même si, évidemment, le fait que les politiques et les journalistes copinent ensemble n'est pas un secret, cela fait toujours sourire d'en avoir la preuve en image.

Carles avait déjà abordé le sujet en 1995 avec son docu « Pas vu, pas pris » (regardable librement sur le net), où il mettait le doigt sur l'énorme paradoxe des chaînes télé en France : comment un média peut-il être libre, alors qu'il fricote avec le pouvoir politique ?

Deux bons docu à regarder et à montrer à ceux qui pensent encore que la télé, c'est la vérité.

TONTON OUMAR

Dehors, de gros flocons de neige tapissent le ciel noir de ce jeudi 21 décembre. Le hall de l'aéroport CDG est quasi désert, il faut dire qu'il est quatre du mat'. Tonton Oumar enregistre ses bagages sur le vol Paris-Zürich, escale avant de rejoindre Tel Aviv. Six mois se sont écoulés ; l'esprit revanchard, notre ami se rend en Palestine, cette fois-ci seul, sans mission précise, si ce n'est de retrouver ses amis palestiniens rencontrés au début de l'été passé. L'avion décolle in extremis, l'aéroport sera fermé quelques dizaines de minutes plus tard en raison des importantes chutes de neiges.

Sur le vol rejoignant l'aéroport Ben Gourion, Tonton sympathise en échangeant des banalités avec son voisin de siège, un quinquagénaire franco-israélien somme toute critique sur la politique du pays dans lequel il va atterrir. Une douce

sensation de paranoïa commence à envahir notre aventurier au long cours, celui-ci se contentant d'acquiescer aux dires de son voisin sans exprimer le moindre de ses sentiments. À peine franchie la porte, bingo, deux trous de balle à brassard orange contrôlent Tonton et le questionnent sur l'objectif de son voyage. Comme par hasard, celui-ci sera le seul privilégié parmi tous les passagers de l'appareil à bénéficier de ce chaleureux accueil. Une fois les courtoisies terminées, le poste frontière passé, un autre comité d'accueil est présent. S'ensuivent deux heures d'interrogatoire passionnant et de fouille minutieuse des bagages... Tonton réussit enfin à s'échapper de l'aéroport, remonté comme une pendule, pour s'engouffrer dans un taxi collectif bon marché direction Jérusalem est.

Arrivé devant Bab el-Amoud (porte de Damas),

notre ami cherche la gare routière pour prendre un bus palestinien afin de rejoindre Bethlehem. Un peu perdu, Tonton cherche des informations sur les panneaux écrits en hébreu et en arabe. Un homme vendant des fruits à même le trottoir lui demande s'il peut l'aider à trouver son chemin. Celui-ci lui répond dans un arabe marocain assez approximatif qu'il désire se rendre à Bethlehem. L'homme, après avoir échangé deux mots avec son voisin d'étalage, accompagne Tonton à cinq minutes de là, à la porte du bus 21, lui empoigne la main en lui souhaitant la bienvenue ainsi qu'un bon voyage. Un fois assis dans le bus, la boule qui nouait son estomac commence à disparaître, laissant la place à un sentiment de bien-être face aux multiples sourires que lui adressent les passagers.

Arrivé dans la ville chrétienne, la nuit est tombée

et il pleut, le bus le dépose à Bab ez-Zqaq, carrefour principal du bled, équipé d'un des seuls feux tricolores. Après quelques coups de fil et une petite demi-heure, Bashir est là, toujours aussi chaleureux et souriant, et embarque Tonton direction la maison familiale. Hamdoula, Tonton est heureux et soulagé d'être enfin de retour en terre sainte, d'avoir réussi à passer tous les filtres sécuritaires de l'état sioniste mais surtout de retrouver son ami. Tous deux s'étaient déjà revus un mois auparavant à l'occasion d'un séjour rassemblant des délégations d'enfants palestiniens, bosniaques et français. Le taxi Mercedes les largue devant la maison de notre ami palestinien situé dans le quartier d'Al Dawha à quelques centaines de mètres du camp de Dheisheh.

Après les présentations à la famille, Tonton rejoint l'étage inférieur que Bashir partage avec son frère Naba. Ils tchatchent jusque tard dans la nuit, accompagnés de kawa à la cardamome, de grillage déraisonnable de cigarettes et bercés par la voix unique de la diva égypt-

tienne, Oum Kalthoum. Tonton s'écroule de sommeil, impatient d'entamer sa mission secrète d'observateur des territoires occupés.

Le lendemain, les deux amis se rendent à l'inauguration de l'école française « Petit Prince » administrée par l'asso. pour laquelle bosse Bashir. Un défilé de voitures diplomatiques françaises et de hauts dignitaires palestiniens dépose leur passager dans la cour de l'école. Tonton se sent comme un poil de cul dans la harira et garde ses pognes emprisonnées au fond de ses poches, en tentant orgueilleusement d'esquiver les poignées de main de tous les gros culs en présence. Le gratin de la société palestinienne se composant principalement de chrétiens, notre ami décline, avec une timidité qui aurait voulu être du dédain, les multiples invitations à partager la veillée de Noël se déroulant le surlendemain.

Trois heures se sont écoulées ; nos amis peuvent enfin se tracer et rejoindre Al Dawha où la maison familiale est animée par la présence de

nombreux invités venus partager le maftoul (sorte de couscous à la palestinienne avec de gros grains de semoule de blé roulée à la main). La politique occupe un rôle central dans les discussions enflammées où pro et anti-Fatah s'affrontent bruyamment dans la joie et la mauvaise humeur. Tonton fait ce soir-là la rencontre des nombreux proches, cousins et amis de son hôte. Tous ont une très bonne connaissance de la politique internationale et partagent avec Tonton leur déception



sur les positions actuelles de notre cher chef d'état vis-à-vis de l'état hébreu, au détriment des réfugiés palestiniens. Tous n'ont de mots que pour son prédécesseur, le grand illusionniste, « ce Jacques, ce Chirac... », comme dirait l'illustre chansonnier et intellectuel qué-

bécois, j'ai nommé le Roi Heenok.

Certains des invités conteront avec humour des anecdotes de leur passage plus ou moins long dans les geôles israéliennes. Ce ton léger laisse transpirer la tristesse et la révolte face l'injustice

quotidienne subie par le peuple des territoires. Tonton, un soupçon torturé de l'intérieur, écoute, palpant émotionnellement la détresse qui l'entoure. Cela fait pourtant à peine 24 heures que notre ami est de retour en terre sainte ; le pire reste à venir...



Le 303 est un fusil de l'empire britannique du début du XX^e siècle.

Dans cette bande dessinée du même nom, en deux tomes, par Garth Ennis et Jacen Burrows, il s'agit de l'instrument de la vengeance d'un vieil officier russe.

Cette arme, il la récupère après une coûteuse et foireuse opération en Afghanistan. L'Afghanistan d'aujourd'hui, même si ce personnage y a

CHRONIQUE

aussi combattu sous l'uniforme soviétique.

Animé à l'origine par un idéal patriotique et pensant que les guerres servent l'humanité et l'histoire, ce soldat comprend sur le tard – après avoir été impliqué dans l'échec d'une opération engageant des soldats anglais, russes et américains – que ces conflits ne servent que des intérêts financiers.

Du coup, cet individu va se donner pour mission de supprimer grâce à l'arme emblématique d'un empire (ce vieux 303 britannique) le symbole-même d'un autre empire (le président des États-Unis).

Dans le deuxième tome, on suit les périples de ce vieux barbouzard russe à travers les États-Unis

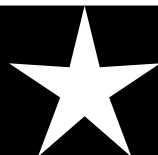
jusqu'à son objectif final.

Là-bas, notre anti-héros se trouve confronté à une autre guerre, une guerre économique et sociale, à travers, entre autres, sa rencontre avec un couple de clandestins sud-américains travaillant dans des abattoirs n'ayant rien à envier à l'enfer des champs de bataille qu'a connu cet ancien soldat.

Une histoire dure et critique, servie par un bon dessin ; de belles couleurs aussi, qui donnent plus d'impact aux scènes violentes.

Une BD réussie, donc, tant sur le plan visuel que sur celui de l'intrigue et du message de fond : une guerre, c'est crade, quelle qu'elle soit. Et la guerre n'est pas forcément menée avec des armes, sur un champ de bataille, entre des soldats....

BRITS OUT !



2009, la décennie est en train de crever, Shane Mac Gowan est (encore) en vie, une amitié en forme de dépendance éthylique nous entraîne dans un pèlerinage tout de guerre et de paix.

Le destin, en bon dramaturge, nous a mené avec un brio discutable de Roissy à Exeter puis d'Exeter à Belfast, le cœur bancal, froid mais ensoleillé comme ces trottoirs de décembre, juste à temps pour laisser les valises dans la twin du Vagabond's — non, ça ne s'invente pas de finir

dans un backpacker's de ce nom-là quand on vient de passer deux jours dans des aéroports pour faire 500 misérables kil...

Les rues de Belfast centre... Pas l'Éire, c'est certain, pas l'Angleterre, quoique... Pas vraiment l'Écosse... Et pourtant tout ça à la fois, évidemment... C'est juste le premier pied en Ulster occupé ; il faut du whiskey, de la dévotion et la fenêtre grande ouverte pour commencer à sentir les phéromones aiguës de l'Irlande du Nord. Il faut du cœur et de la foi.

Mais à marcher dans ces rues vers le Saint George's Market, il se passe déjà quelque chose. Le centre-ville est plutôt anodin ce soir-là et pourtant déjà une violence sourde soude nos semelles au pavé, comme une odeur de lutte et de paradoxe qui nous ancre en quelques pas à ce trottoirs usés par les fusillades, bien qu'on n'y voie plus que du feu.

Tout a été bien nettoyé, réparé ou effacé, et on recommence ! Mais il faudrait être protestant pour y croire.



Alors les miracles s'enchaînent, Mac Gowan à un mètre de nous, la Guinness et les babies, des pubs bourrés à craquer, la nuit de glace parcourue de sourires de décembre chauds comme un jour perpétuel du grand Nord...

Rentrer, twin, Jägermeister, une clope à la fenêtre... Et se réveiller à Belfast, dans le soleil et la brique, c'est un moment sacré.

J'entends résonner les sentences des idiots : « Les Troubles, c'est fini ! » « L'IRA, c'est terminé ! », « Belfast, c'est une grande ville européenne comme les autres. »... Mais c'est faux. Ouvrir cette putain de fenêtre guillotine, le vendredi matin. Le cœur



et les tripes s'arriment au plus profond des trottoirs, au plus profond de l'histoire. C'est un fait. On est venu jusqu'ici, on doit partager le passé, qui est indiscutablement encore PRÉSENT. Et qui le sera jusqu'à la libération des territoires occupés.

Mais jusque là, tout ceci n'est qu'une première impression. Plus qu'un jour et demi à Belfast,

l'itinéraire est clair. On arrive sur Falls Road¹ en zigzagant dans les ruelles prolos, béton taggé, visages peints sur les murs et lavés par la pluie, au rythme des plaques commémoratives aux dates plus ou moins célèbres. Puis l'avenue, les fresques. C'est gentil, c'est « officiel », c'est plutôt pacifiste, mais c'est ennuyant quand même.





Mais soudain le cœur s'arrête de battre, les yeux qui piquent – allez, ce doit être le froid.

Le bureau du Sinn Féin. Le Rebel's Rest. Le monument aux morts de l'IRA. Les impacts de balles. Les vitres brisées. C'était hier. C'est aujourd'hui. Le centre de la culture gaélique. Le sourire des Irlandais.

Remonter Falls jusqu'en haut et passer la frontière ; les portails, les barbelés. Et arriver devant le premier graff UVF²,



comme un coup de poing à l'estomac, plus respirer.

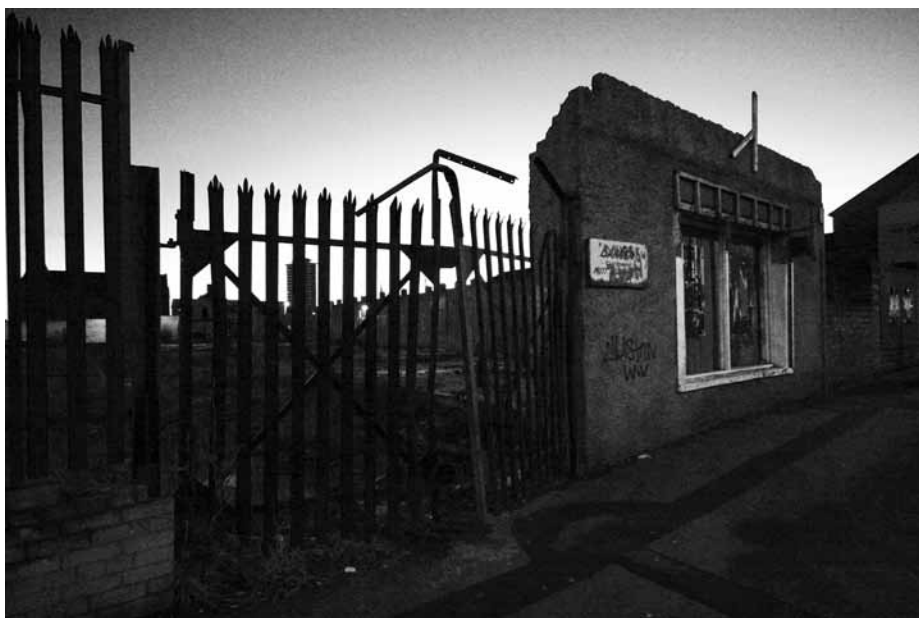
Shankill est une avenue anglaise juste après un bombardement. Ici, pas de sourires, pas un chat

dans les rues ; d'ailleurs, pas de pubs, pas de magasins. Des ruines, des ruines presque fumantes, des cendres, de la décrépitude, de la déréliction. Pas de « centre de la culture protestante ». Pas de fresques.

Le soir tombe, les temples s'effondrent et des plaques expliquent pourquoi, mais personne ne se soucie de

les reconstruire. C'est une ville incendiée, désertée, dévastée, morte. Triste à mourir. Pas d'âme ici ; pas d'engagement ; personne ici n'a la moindre confiance en la légitimité de sa cause, à l'inverse exact de la foi brûlante qui illumine les habitants de Falls, les soude, à la vie à la mort, à l'inverse aussi de l'idéal lumineux qui a fait de ces familles entières, pour toujours, des soldats de la liberté.





Chez les Républicains, on est en accord avec sa conscience, on a l'énergie et la force de l'intégrité, de la justice ; les victimes sont des héros, denses et bien réels, qui vivront pour toujours, qui donnent l'espoir et le courage de survivre. Les habitants ont fait des ruines ici une école, là une bibliothèque gaëlique, là-bas encore un pub où tout le monde vient nous voir pour discuter.

Une dernière pinte dans le centre-ville. J'ai le cœur brisé de partir. J'ai vu ce que tout le monde appelle une « insurrection

terminée », « un territoire britannique » et « un conflit qui appartient au passé ». Deux jours bien sûr ne suffisent pas mais j'ai compris une chose : ceux qui disent que les Troubles sont finis ne sont jamais allés à Belfast.

Pour ma part, je rêve encore de liberté.

Éire go deo !³

1 Falls Road est l'artère principale du quartier catholique, tandis que Shankill Road est celle du quartier protestant.

2 L'Ulster Volunteer Force (UVF ; en français, « Force volontaire d'Ulster ») est un groupe paramilitaire loyaliste d'Irlande du Nord, fondé en 1966, reprenant le nom d'une ancienne milice unioniste.

3 « Irlande pour toujours ! »



Un véritable phénomène, une icône intemporelle, une prose de couleurs qui dansent dans l'inconscient de chacun de nous, l'Art dans toute sa splendeur nous éblouissant avec délectation... Voilà, mais puisqu'on est pas Beaux Arts Magazine, on ne dira pas ça... Autant laisser la place à celui qui en parle le mieux : lui-même... Ou son double... Le doute s'installe quand on parle à un graffeur...

de ton travail actuel serait la bienvenue.

STIANKR : Stiankr, graffeur du dimanche et des jours fériés, et j'ai pas fumé des joints avec les LT27 !!! lol Art(iste)(isan) peintre... J'ai commencé par le tag et la danse, ensuite je suis passé à la bombe puis je me suis mis à l'aérographe. J'ai une affection particulière pour le portrait et l'hypperréalisme, maintenant. Je ne prétends pas être un baron, mais je m'enorgueillis d'avoir eu assez de passion à un moment donné de ma vie pour pouvoir l'insuffler à autrui...

IC : *Peace, love, unity and having fun, qu'est-ce que ces valeurs représentent pour toi ?*

STIANKR : Zulu nation...

IC : *Peux-tu nous faire part de ta vision sur le mouvement hip hop actuellement ?*

STIANKR : L'analyse la plus pertinente, à mes yeux, est celle de Crazy Legs du Rocksteady Crew qui disait grosso modo : le b-boyin', c'est l'enfant bâtard des hip hop, le graffiti la brebis galeuse, le deejaying l'enfant sage qui fait toujours ce qu'on lui demande, et le rap l'enfant gâté qui est vraiment le plus jeune des quatre... Le rap est certaine-





ment la discipline qui a le plus dégradé l'image et les valeurs des hip hop.

Il faut rappeler quand même qu'à la base, les hip hop sont une alternative au gangstérisme, un moyen de rendre positif quelque chose qui devrait être négatif. La vraie contestation dans ce mouvement réside à mon sens dans l'initiative individuelle d'aller chercher l'information, la technique..., de se l'approprier et d'y mettre sa touche personnelle. Tout ça sans contrôle étatique.

Prenons l'exemple du graffiti: on t'a appris à l'école un alphabet ? Eh bien toi tu vas, à partir de cette base, en construire un qui t'est propre...

IC : *Revenons à l'artistique: tu as commencé dans le graffiti pour ensuite te mettre à l'aéro. La transition a été difficile techniquement ? Pourquoi avoir un peu mis de côté le graffiti? Et qu'est-ce que l'aéro t'apporte de plus ?*

STIANKR : Non, la transition s'est faite naturellement. L'aérographe, c'est

la technique de la bombe avec la précision d'un stylo.

Ce que ça m'apporte de plus ? Les formats plus petits (par exemple, les t-shirts customisés que je vendais au Wrung Shop de Châtelet), la possibilité de peindre tous les jours sans contraintes de météo, ni de terrain à trouver. On peint plus donc on évolue plus vite... Mais il faut quand même quelques mois pour faire son trait et s'armer de patience pour palier au problème technique...

Où t'as vu que j'avais arrêter le graffiti ? Je continue à taguer partout quand je suis bourré !!! lol Avec le graffiti, j'ai surkiffé la peinture et j'en ai fait mon métier, c'est une évolution légitime !! Il n'y a plus rien de personnel dans les fresques ou les toiles que je vends, je réponds à une commande, mais je trouve ça enrichissant. Ça me donne un cadre, comme une rédaction à l'école – même si parfois les thèmes ne me plaisent pas – et techniquement j'évolue. Et quel bonheur de peindre tous les jours et d'être payé pour ça....

IC : *Que penses-tu d'Avril Lavigne ?*

STIANKR : Avril qui ????

IC : *Tu as aussi fait du breakdance, peux-tu nous en parler un peu ? Le b-boying, qu'est-ce que c'est exactement ?*

STIANKR : J'aime pas trop le terme breakdance, je préfère dire « danser le b-boy ». Cette danse prend son essence dans le « footwork » (en français « passe-passe ») mais elle est plus représentative pour les profanes dans ses grandes phases (couple, headspin, table top...).

C'est une danse qui a ses propres bases mais qui va chercher ses influences dans la capoeira, les ballets russes, les arts martiaux...

Le terme « b-boy » a plusieurs sens : le verbe désigne la danse, le nom évoque le danseur – le féminin est à la base f-girl pour « flying girl ». Ça peut aussi désigner une façon de travailler ou les persos dans le graffiti, mais aussi au sens plus large quelqu'un qui se revendique des hip hop.

IC : *Tu préfères le rap ou le hip hop ?*

STIANKR : On me l'a déjà faite celle-la... T'arrives trop tard !!! lol

C'est navrant mais la vraie question est celle que soulève Mino dans « Bretzel » : « À quand un peu de hip hop dans le rap... ???? ».

Le hip hop est un esprit qui s'applique à des disciplines : la danse, la musique, la peinture mais aussi la mode, le langage...

Petite remarque : un mec qui va taguer le portail de son voisin – ou l'ascenseur de son pote... ;) - n'a rien de hip hop... Il convient de faire le distinguo entre le public et le privé – faire du tort à la population n'est pas une de ses valeurs, au contraire il faut la faire kiffer... – et de s'intéresser aux symboles qui peuvent en découler.

IC : *Où en es-tu dans ton engagement politique ? Je voyais dans tes graffs une révolte que l'on ne retrouve plus trop maintenant.*

STIANKR : Ma carte UMP arrive à expiration, rassure-toi, je compte pas la renouveler !! lol

Quand j'étais plus jeune, effectivement, il y avait pas mal de messages politiques – surtout sur les colonies puisque j'en suis indirectement issu – dans ce que je faisais, mais moins de technique, maintenant c'est plutôt l'inverse.

Dans mon parcours, j'ai dû m'asseoir sur pas mal de convictions, mais comme le dit si bien Ekoué : « C'est pas les puristes qui mettront de la bouffe dans mon assiette !!! ».



Winston Churchill disait « Être jeune et être à gauche, c'est avoir du cœur ; être

vieux et être à droite, c'est avoir acquis la raison. » Bon, j'ai loupé ma mutation parce que je continue quand même à taguer « Shoota Babylone » – ça veut pas dire « Prends un gun et shoote un keuf », ça veut dire que je suis pas down avec le monopole intellectuel occidental.

IC : *L'insurrection culturelle, qu'est-ce que ça t'évoque ?*

STIANKR : Pour qu'il y ait « insurrection culturelle », il faudrait qu'une nation la porte... Dis-moi laquelle... Et j'arrive !!!

IC : *Toi qui évolues dans les sphères artistiques, qu'en est-il actuellement du rapport art/marketing/commerce ? Et quelle est ta vision de ce milieu ?*

STIANKR : Depuis l'expo du Grand Palais, la vision des gens a un peu évolué... Les graffeurs sont maintenant considérés comme des artistes alors qu'avant ils étaient juste vus comme des délinquants sans cervelle. Mais la plupart des gens exècrent le gueuta, alors que c'est magnifique. C'est de la calligraphie à l'état pur !!!

Pour ce qui est du marché, je peux pas trop t'en parler, je n'arrive toujours pas à « me vendre », comme on dit, pourtant j'ai un BAC STT – preuve que les diplômes ne font forcément les qualifications... D'ailleurs, je vais faire un effort, si vous voulez votre portrait tapez « stiankr » sur les réseaux sociaux...

IC : *Tes influences ?*

STIANKR : DOZE du RSC (danseur/peintre), ALEX des (ex)MAC (il est

passé TATS CREW), TASSO , DARCO FBI, BANGA...

IC : *Si tu pouvais tout recommencer, choisirais-tu cette voie, ou as-tu des regrets ?*

STIANKR : De mon histoire je ne changerais pas une virgule, à part peut-être avoir arrêté la danse pendant sept ans...

IC : *Tes projets futurs ?*

STIANKR : Me faire tatouer « B-BOY 4 LIFE » !!! lol

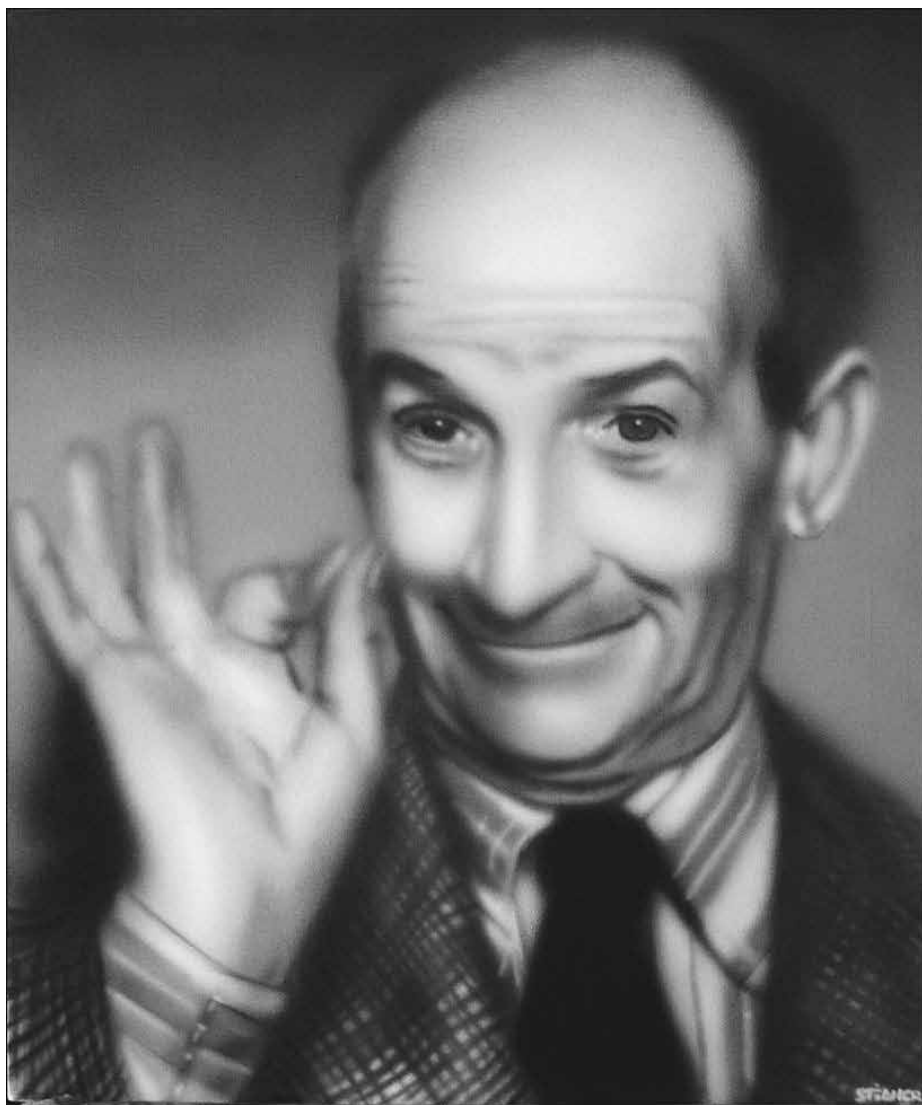
Après les fresques, les t-shirts et les toiles je passe à la carrosserie, je vais signer un contrat avec un garage, on monte une sorte de « PIMP MY RIDE » version 93 !!!

IC : *On va faire comme dans les magazines de graffiti, session dédicaces !*

STIANKR : À tous ceux qui m'ont apporté, à tous ceux à qui j'ai apporté et qui me l'ont bien rendu !! ;)
Mais plus spécialement :

À mon banquier, qui m'a dit un jour : « La peinture, c'est pas un métier. Regarde, moi je fais du foot et je fais ça le week-end !!! ».

À mon prof d'art moderne (couleur) qui était formel : « Le graffiti, c'est zéro !!! ».
Au juge qui nous disait : « C'est beau ce que vous faites... Mais c'est interdit !!! ».
À mon soce 1fuze, Big Yas, Tony, Yoonga, Titof, Pat, l'Orfèvre, Melaak, Ti Yann, Wrung Division, Creez, Anne Nguyen, Ymd 3DT, Nasser, l'ex-troupe de l'Âme de la 6t, Mokless, Mehdi, Dimitri, tous ceux qui me connaissent au Xeuré... et tous ceux que j'ai oubliés !!!





BREVES DES COLONIES

Las, prises d'otages et menaces dans les pays de bouffeurs de bananes à l'encontre du gentil blanc venu lui apporter, si ce n'est pas le progrès, des devises... Alors, pour-quoi tant de haine ?????

Eh bien peut-être parce que l'influence (intéressée et mesquine) d'anciens empires coloniaux comme la France, se maintient bien et fermement en Afrique.

Jusqu'ici rien de nouveau : soutien à des dictatures, barbouzes, corruption, implantation de multinationales qui pillent allègrement les ressources naturelles en payant moins allègrement les salariés locaux : c'est la French Touch, la Françafric.

Mais ce qui est intéressant à noter, c'est l'absence de cette cause (l'ingérence de la France et d'autres puissances industrielles en Afrique) comme explication aux

mouvements migratoires vers le vieux CON-tinent qu'est l'Europe.

D'ailleurs, les discours sur l'immigration portent très peu sur les causes des mouvements migratoires.

En gros : les basanés viennent piller nos pays, tenter d'imposer leurs cultures, violer nos femmes et tuer nos enfants... comme ça, gratuitement, sans raison.

Paradoxalement et très concrètement, c'est ce que la France et d'autres continuent de faire ! Mais en évitant de s'installer sur le long terme dans ces pays (le temps des colonies est, dans une certaine mesure, vraiment fini)...

Ainsi, pour résumer, la présence de la France ou d'autres états dans certains pays d'Afrique se traduit en gros :

★ par le soutien à des gouvernements antidémocratiques (pas de liberté de la presse,

assassinat d'opposants, violences policières, soutien de « conseillers » militaires français en cas de révoltes...);



★ par la mise en place de systèmes sociaux et économiques violents : exploitation des travailleurs (avec certes des salaires un peu plus élevés mais pas aux 35 heures et sans législation du travail) ; pillage des ressources naturelles ou installation d'usines polluantes sans se préoccuper de la nature et de la présence de populations alentour; développement de sociétés de sécurité ou de milices armées afin de protéger les sites industriels, avec tous les débordements que la présence de telles sociétés au sein de dictatures peut entraîner ;

★ d'autre part, la présence de la France n'est pas seulement due à des raisons économiques. Certains pays ayant des emplacements stratégiques voient sur leurs terres la présence de bases françaises, donc de bidasses, qui se concrétise par des bagarres avec des locaux (le respect des populations par des étrangers ne semblent fonctionner que dans un sens...), naissance d'enfants illégitimes vite abandonnés etc. Enfin, c'est le risque pour ces pays de se trouver victime d'attentats ou d'agressions extérieures à cause de cette alliance avec la France.

Donc, face à ces situations alléchantes, plusieurs solutions de subsistance s'offrent aux populations :

★ galérer ;
 ★ s'attaquer aux sources de richesses (souvent des sites industriels, des résidences d'expatriés ou les expatriés eux mêmes !) ;
 ★ émigrer, et vers quelle destination ? Vers l'Europe, qui pour ces personnes est souvent synonyme de sécurité (face aux conflits ou aux régimes liberticides), de survie, et d'espoir

d'ascension sociale, d'enrichissement !

Curieusement, l'Union européenne semble faire l'impasse sur ces faits et raisons, concernant l'immigration. En France, les partis, de la « gauche » à l'extrême droite, n'avancent pas ces arguments dans les débats sur l'immigration : un mur, des corridors, des chiens de garde (humains ou animaux) feront l'affaire pour endiguer la venue de ces gens du Sud.

Pourtant, les mouvements de population ne faiblissent pas. Alors que faire ??? Et si la solution était de revoir la politique africaine de la France et de ses concurrents (Chine comprise) ? Et plus largement, si la solution était de revoir la politique des pays industrialisés à l'égard des pays en voie de développement ?

Ce serait simple, mais le risque pour ces pays est de créer ou de permettre le développement de futurs concurrents. Le risque, c'est de perdre son ascendance sur des pays qui

représentent des intérêts stratégiques ou économiques. Le risque, surtout, c'est de ne plus pouvoir dégager d'énormes profits sur le dos de ces pays, au mépris des peuples et de la nature, mais aussi des populations du pays de l'entreprise, qui ne bénéficient pas forcément de ces pillages.

Et pour maintenir cette manne financière, la France, comme d'autres, est prête à sacrifier la vie d'expatriés tout autant la vie des locaux. Mais, comme d'hab', la vie du sauvage est moins chère que celle du p'tit exploité national !



